Zeitschrift: Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger
Herausgeber: Organisation des Suisses de l'étranger
Band: 32 (2005)
Heft: 1

Artikel: Culture : notes de voyage d'un ambassadeur de la langue
Autor: Dean, Martin R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-911966

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notes de voyage d'un ambassadeur de la langue

MARTIN R. DEAN

EN AUTOMNE 2001, je fis une nouvelle fois mes bagages pour me rendre au Japon, à l'invitation de Pro Helvetia. Pendant d'interminables heures, je survolai l'immensité sibérienne, avec ses chaînes de collines dénudées et enneigées qui, au gré de la lumière changeante, se transformaient en dos d'animaux, en corps de dragons ou en créatures monstrueuses. Au-dessous de moi s'étendait un paysage que je ne pouvais qualifier que de «désolé». Des heures après mon arrivée à Tokyo-Narita, face aux centaines de passants pressés qui déferlaient dans la station de métro de Shibuya, un vertige m'obligea à m'accrocher à un pilier de béton. J'étais passé sans transition du vide sibérien à l'un des points du globe les plus densément peuplés.

Quels sentiments animent un écrivain venu de Suisse qui se retrouve dans un pays de l'Extrême-Orient comme le Japon ? Tout d'abord, un profond étonnement, qui ne cède que lentement la place à la compréhension. Les rues de Tokyo n'ont pas de nom et je ne cessais de me perdre. Incapable de déchiffrer l'écriture, j'étais perplexe face aux visages japonais qui me semblaient tout aussi impénétrables.

Mais, au cours des lectures, s'installa un rituel d'échanges qui se prolongea par des repas, d'autres rencontres et d'autres entretiens. Le Japon n'est pas un pays ouvert, mais plein de curiosité. En essayant de donner des renseignements sur moi, sur mes écrits et sur le pays où je vis, je remarquai que mon rapport à la Suisse se modifiait graduellement. Vue du Japon, la Suisse me paraissait plus ouverte, plus spontanée et plus réceptive à la vie. Je révélai mon grand amour des jardins japonais et dus en contrepartie donner des renseignements sur le rôle de la paysannerie qui cultive nos paysages: peut-être que les champs et les prés fleuris constituent nos jardins suisses les plus authentiques.

Un germaniste japonais ayant traduit des passages de mon livre «Monsieur Fume oder das Glück der Vergesslichkeit», j'assistai à une lecture faite par une étudiante et j'eus tout à coup la révélation de cette absence de pesanteur japonaise et de cet attrait pour un centre vide. Dans mon propre texte, qui m'était devenu étranger, je discernais la stricte ordonnance des couleurs et des odeurs qui donne sa cohésion au cœur de cet empire insulaire. Ai-je ainsi mieux compris le Japon ? Les Japonais m'ont-ils compris ? Pendant toute la durée de ce voyage, j'ai dû me contenter de projections – moyens de compréhension et aides à la traduction qui n'excluent jamais les malentendus et qui, de ce fait même, ne rendent pas un mauvais service à l'écrivain.

Mon imagination fut un peu moins mise à l'épreuve lors de ma tournée de lecture aux Etats-Unis. Ballotté dans un taxi jaune, je suivis la 5e avenue avant de monter en ascenseur au 35e étage d'un gratte-ciel pour y donner une interview radiophonique. La plupart des collaborateurs de cet émetteur étaient noirs. Après que j'eus lu un fragment de mon «Guayanaknoten», on me demanda si les nœuds étaient une forme d'art populaire suisse et si les Suisses étaient avant tout des collectionneurs de nœuds. Mes interlocuteurs s'intéressaient également aux deux volets de mon origine, le suisse et le caraïbe, mais le fait qu'un Suisse ait des ancêtres aux Caraïbes ne leur semblait pas mériter la moindre question, et c'est justement ainsi que, pendant un moment, ils m'ont mis en accord avec moi-même.

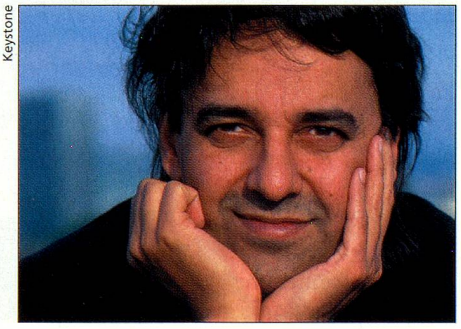
Par rapport à la musique et aux arts plastiques qui franchissent sans peine les frontières, la littérature, liée à la langue, semble avoir plus de mal à jouer un rôle d'ambassadrice. D'un autre côté, le messager de la parole peut donner de son pays une image plus différenciée que l'artiste ou le musicien. De toute manière, un écrivain en tournée de lecture ne parle jamais simplement de son pays mais forcément aussi de ses rapports avec ce dernier. Il se trouve ainsi, bon gré mal gré, obligé de tenir un discours international et d'être au courant des clichés liés à son pays – le lait, le fromage, le chocolat et Heidi –, tout comme il doit mentionner ce qui lui est typique. Son regard de l'intérieur doit être en même temps un regard de l'extérieur, car celui qui se met en route mandaté par Pro Helvetia se trouve rapidement en contact avec des Suisses exilés, des germanistes japonais, des correspondants et des attachés culturels, c'est-à-dire avec une «communauté internationale» bigarrée qui n'admet ni l'exotisme de l'étranger ni la nostalgie de la patrie.

La découverte de cette ouverture peut être indirectement bénéfique à la littérature. Je suis en effet d'avis que la littérature de langue allemande, contrairement à la française ou à l'anglo-saxonne, souffre d'un isolement qu'elle s'est elle-même infligé et qui lui vaut dans le monde entier une réputation d'originale et de provinciale. Dans ses voyages, un ambassadeur de la langue peut corriger cette image en mettant en évidence la diversité, l'ouverture, voire le caractère exemplaire de cette littérature, par opposition aux traits nationaux.

Il est évident que celui qui voyage fait des expériences qui viennent enrichir ses livres, et j'espère, pour ma part, qu'une fois ou l'autre l'auteur pourra rendre la pareille – par exemple, lorsque ses livres sont traduits et de ce fait accessibles à un plus grand nombre de lecteurs ; car les livres sont des objets de contrebande qui peuvent se multiplier dans les têtes et y implanter le germe de la compréhension entre les peuples. C'est en Inde que j'ai rencontré la plus grande curiosité à l'égard de la littérature suisse. Plusieurs semaines après une tournée de lecture dans ce vaste pays, je reçus du courrier d'étudiantes et étudiants indiens qui me racontaient qu'ils avaient lu mon roman «Meine Väter» (en allemand !) et l'avaient compris ; ils joignaient à leur envoi des traductions en anglais d'auteurs indiens. C'est ainsi que débuta un troc qui se poursuit actuellement encore. La littérature suisse a trouvé des amis en Inde. Reste à espérer que lorsque la littérature indienne frappera à notre porte, elle recevra le même accueil.

Martin Dean est né en 1955 à Menziken (Argovie), de mère suisse et de père d'origine indienne, né à Trinidad. Ecrivain, journaliste et essayiste, il vit à Bâle. www.mrdean.ch
Traduit de l'allemand.

Keystone



Martin R. Dean, ambassadeur de la langue